

artistes, ses romanciers et ses femmes, sans son esprit ou sa pensée, son élan, sa fatigue et autres choses qui lui appartiennent presque exclusivement en propre !

La France et les Français sont grands. Les Allemands, les Anglais, les Italiens, les Africains de l'Ouest et autres feraient mieux de ne pas souhaiter la disparition des Français.

EUROPE

PHILOSOPHIE DES GRÈVES

[Du Monde, de Paris.]

Elles ont leur philosophie, les grèves,—comme tout acte humain, même violent et inconsidéré,—philosophie difficile à dégager de la multiplicité des causes, de l'ardeur de la lutte.

Si obscur que soit le conflit des passions et des intérêts matériels, quelques vérités apparaissent cependant, constatations partielles et utiles que l'on néglige d'ordinaire dans les appréciations générales.

Et c'est un danger d'erreur, cette habitude de généraliser les jugements sur le fait de la grève, même sur telle grève spéciale. On ne voit que les apparences, on n'entend que les discours insensés, et, selon que l'imagination s'enflamme pour ou contre les patrons ou les ouvriers, on a trop vite fait de condamner ceux-ci ou ceux-là.

La réalité est plus complexe et demande enquête approfondie.

Quelle est la situation exacte de l'entreprise menacée par la grève ? A quelle époque précise remonte sa prospérité ou sa décadence ?

Quelle est l'importance du budget de la famille ouvrière par rapport aux nécessités et aux habitudes de dépenses locales ? Quelles sont les institutions économiques qui augmentent la valeur productive du salaire ? Quels sont les risques de chômage et la permanence des engagements ? Voilà des aspects essentiels de la question qu'il conviendrait d'examiner avant de déclarer une coalition juste ou injuste. Mais, en l'état actuel, incertains et mal renseignés que nous sommes, nous devons nous abstenir de toute formule générale sur l'ensemble de ces grèves sans cesse renaissantes,—sinon constater, avec douleur, qu'elles portent à la prospérité nationale la plus rude atteinte, favorisent la concurrence étrangère et avivent les défiances et les haines.

Nous voudrions, aujourd'hui, mettre un seul fait en lumière, et en tirer la conclusion pratique, nous réservant de revenir sur un sujet si vaste.

Ce fait, c'est la facilité avec laquelle les ouvriers acceptent l'arbitrage, ou même le réclament, sauf en de rares circonstances, véritables manifestations de parti

auxquelles on prétend donner une portée nationale et qui ont souvent un but moins honorable qu'un débat utile.

Oui, les travailleurs qui se sont mis bruyamment en grève, semblent bientôt disposés à reconnaître une autorité arbitrale. Est-ce la nécessité cruelle qui les presse ? Quelquefois.—La loyauté et la conscience du bon droit ? Le désir de se concilier les sympathies du public spectateur ? Peut-être. Mais nous croyons que dans ce recours à des intermédiaires comme dans la naissance de la grève, il faut voir surtout l'action des meneurs socialistes.

La conciliation, œuvre des agents de désordre ! cela semble paradoxal. Et pourtant...

Le but que poursuivent les agitateurs de profession (et les trois quarts des grèves sont dues à leur action habilement calculée), c'est de tenir les esprits en éveil, de recruter, par un appel vibrant, les hommes qui, en période normale du travail, s'éloignent des syndicats de guerre, en un mot d'exaspérer et d'enrégimenter ceux qui, sages ou résignés, sont enclins à demeurer paisibles et laborieux. Le coup de force de la grève entraîne les timides ; la solidarité, qui émeut toujours la générosité du cœur français, groupe toute la corporation.

Dès lors, les chefs ont atteint le but, dissimulé mais réel ; ils réfléchissent sur l'issue de la lutte. Pourront-ils continuer à subvenir aux besoins des grévistes, ou plutôt l'excès de la souffrance ne va-t-il pas leur aliéner la soumission de leurs victimes ? Les revendications triompheront-elles, même partiellement ? Si la résistance patronale brise tous les efforts, quel compte rendre aux naïfs qui ont misé sur la foi des promesses ?

Tous ces points d'interrogation sont fort inquiétants. Et les meneurs poursuivent leur raisonnement ; en cas d'arbitrage, il est rare que les grévistes n'obtiennent pas quelques concessions ; si même la chose tourne mal, une apparente preuve de modération a été donnée à la galerie —et l'on se frotte les mains. En définitive, quelques centaines ou milliers de travailleurs, de plus, sont embriagés sous le drapeau socialiste ! Pour la solution pratique du conflit, on en laisse volontiers le soin à d'autres.

Cet appel à l'arbitrage est bon en soi, mais il devrait intervenir dès le début de la contestation, alors que les esprits ne sont pas encore surexcités, l'œuvre de ruine réciproque engagée. Pourquoi ne pas commencer par la calme discussion qu'on demandera ou acceptera plus tard ? Pourquoi ne pas s'efforcer, dès l'abord, d'obtenir seulement ce qui est possible et juste, au lieu d'exagérer à plaisir le programme de revendications dont on sait qu'il faudra rabattre, après violent marchandage ?

Or, la parole de conciliation, l'ouvrier chrétien devrait le premier, la prononcer. Le bourgeois ne sera pas écouté, mais le camarade de chantier ou d'atelier, qui est estimé pour son savoir professionnel et l'honorabilité de